



(Ci-devant "LE VRAI CANARD")

**CONDITIONS :**

**ABONNEMENT.**

UN AN, ..... 50 Cts  
 SIX MOIS ..... 25 Cts  
 LE NUMERO ..... 1 Ct.  
 Strictement payable d'avance.

Le *Grognard* se vend 8 centims la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

10 par cent de commission accordé aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir.

Les frais de port sont à la charge de l'Éditeur

H. BERTHELOT

Bureau : 23, 25 Rue Ste. Thérèse  
 En face de l'Hôtel du Canada  
 Boîte 2144 P. O. Montréal

**FEUILLETON DU "GROGNARD"**

**LA SAPINIÈRE**

**I**

QUINZE ANS APRES.

Un interval de quinze ans s'est écoulé depuis la disparition d'Augustin. La Sapinière a toujours à peu près le même aspect, mais il y a longtemps que le propriétaire n'est plus, et douze fois déjà l'herbe s'est renouvelée sur son tombeau. Mme Vertel est restée dans cette habitation avec sa fille Marthe, et depuis quelques années une ce ces nièces partagent leur solitude.

Elizabeth de Mirsal perdit ses parents alors qu'elle était encore incapable de comprendre cette perte; elle fut confiée à une cousine germaine de sa mère, supérieure au couvent de la Purification. Dans cette sainte maison, elle reçut une éducation forte et chrétienne, et, en même temps que son esprit s'ornait de connaissances utiles et variées, son âme s'ouvrait à toutes les vertus. La sage et pieuse institutrice la préparait peu à peu aux combats et aux luttes que toute créature humaine est appelée à subir ici-bas, et elle l'initiait aux secrets di-



A SPENCER WOOD.

LE TAMBOUR MAJOR.—Excellence! On vient vous jouer une toune! C'est \$92 pour la Banne.

ROBITAILLE.—Y a pas de soin. Vous serez payés. Vous reviendrez quand je ferai bou-cherie.

L'aide-de-Camp.—Et mon uniforme de \$200 que j'ai fait faire en Angleterre ?

ROBITAILLE.—Ca se paiera aussi. On est bon pour!

vins, qui seuls donnent la vraie lumière et la force véritable; elle apprit donc à marcher courageusement dans le chemin du devoir qui souvent est celui du sacrifice et de l'abnégation, et à fouler aux pieds les suggestions égoïstes de l'intérêt et de l'amour propre.

Elizabeth n'avait pas encore dix-huit ans, quand sa cousine mourut. Mme Vertel, à qui elle fit part de cette nouvelle épreuve qui l'atteignait, lui écrivit immédiatement de venir passer quelque temps à la Sapinière. Mlle de Mirsal accepta cette offre amicale, et elle fut reçue par ses parents avec la plus affectueuse cordialité.

Marthe avait alors treize ans, et sa santé délicate avait empêché qu'on la mit en pension, de sorte qu'elle était d'une ignorance extrême pour son âge.

Elizabeth offrit de lui donner quelques leçons, et, après trois ou quatre semaines d'essai, la maîtresse et l'élève ne pouvant plus se passer l'une de l'autre, il fut décidé que Mlle de Mirsal continuerait ses fonctions d'institutrice et se fixerait définitivement à la Sapinière. Sa mère, en mourant, lui avait laissé une petite rente, bien médiocre à la vérité, mais qui lui permettait de ne pas être entièrement à la charge de sa tante.

Les deux cousines ressentaient l'une pour l'autre une vive affection, mêlée chez Marthe d'une nuance de respect et de déférence; entre elles, le doux nom de sœur était employé.

Mme Vertel avait pour sa nièce une tendresse quasi maternelle, de sorte que, l'éducation de Marthe terminée, il ne fut point ques-

tion de changer de genre de vie. Ces trois cœurs étaient unis trop étroitement pour songer à une séparation.

Marthe a maintenant dix-huit ans; toutefois elle est si frêle qu'elle paraît encore comme un enfant; sa figure, sans être régulièrement belle, est charmante; ses yeux limpides et doux respirent la candeur et la bonté, ses cheveux noirs et abondants retombent en lourdes torsades sur son cou gracieux, dont ils font ressortir l'éclatante blancheur, son sourire est plein de gaieté et d'innocence. On devine que la douleur n'a jamais courbé sa jeune tête; peut-être ne pourrait-elle pas la supporter, elle a besoin de bonheur et de tendresse pour s'épanouir librement, ainsi que certaines plantes ont besoin, plus que les autres, d'air et de soleil;

le vent âpre de l'adversité la flétrirait à jamais.

Elizabeth a une physionomie beaucoup plus expressive, mais au premier abord elle plaît moins, et elle semble fière et un peu froide; son front large et ouvert dénote l'intelligence, le regard de ses yeux bruns est plein de flamme et d'énergie; quand, près de ce qu'elle aime, elle s'anime et laisse deviner son cœur, alors son sourire est enchanteur et toute son expression est vraiment séduisante.

Ces dames vivent fort retirées. M. Gamier, vieux médecin de la famille, est seule admis dans leur intimité; il a reçu Marthe à son entrée dans la vie, a toujours veillé sur la santé de cette enfant avec une sollicitude paternelle et lui a voué une affection sans bornes.

**II**

**LA NOUVELLE DU DOCTEUR**

—Échec et mat, docteur!

Ces paroles étaient adressées par Marthe au docteur Gamier, en terminant une partie d'échecs. Pour complaire à son vieil ami, Mlle Dorigny avait appris ce jeu difficile et compliqué; elle était bien récompensée de la contrainte qu'elle s'était imposée, en voyant avec quelle immense satisfaction le docteur chaque soir, à moins que des malades ne réclamassent sa présence, faisait une ou plusieurs parties de son jeu favori.

—Oh! Mademoiselle, s'écria le docteur, en feignant de prendre un air irrité, vous vous permettez de battre votre maître, je crois! ceci mérite une punition exemplaire; j'avais une nouvelle intéressante à vous communiquer; pour votre peine, vous ne saurez rien.

—Ah! mon bon docteur, fit Marthe de son ton le plus câlin, dites-nous vite votre nouvelle?

Nenni, je vous la dirai demain si vous êtes sage.